

« Ecoutez voir » par Jean-Claude Guillebaud



Un trajet solitaire porté avec Rimbaud sur les ailes de la nuit.

L'heure de fuite

Quelquefois, savez-vous, c'est pur bonheur. Et même éblouissement sonore. C'est comme ça ! L'intimité spécifique de la radio autorise, de loin en loin, ce singulier miracle : l'adéquation impeccable entre une parole surgie du poste et l'état d'esprit du « récepteur », si je puis dire. Cette alchimie-là, tous les programmateurs et publicitaires du monde s'épuiseront mille ans à tenter d'en percer les secrets. Ils n'y pourront rien. Tant mieux. Cela tient au moment, aux circonstances, aux modalités particulières d'une écoute, à une grâce imprévisible de la communication. Alors, on se dit : voilà, c'est exactement à ce type de bonheur que peut servir la radio. On y songea aux toutes premières heures d'un certain mercredi (le 11 août). La nuit était encore noire mais, déjà, on sentait l'imminence de l'aube. On était au volant d'une voiture, seul. La route était déserte. Des flaques de brume dans les phares. Une déchirure de ciel éclairée par la lune, là-bas. Lampe du tableau de bord, moment parfait...

France Culture rediffusait à ce moment-là (5 heures du matin) une émission déjà programmée en juin 2000 : « L'Heure de la fuite ».

Cela tombait bien, on fuyait effectivement vers un projet pyrénéen en altitude. C'est peu de dire qu'on se sentait spontanément, à cet instant précis, dans une disposition attentive. A l'antenne, dans la nuit finissante, Alain Borer évoquait Arthur Rimbaud, ce passant considérable avec qui il vit lui-même depuis des décennies. L'auteur de « Rimbaud en Abyssinie » parlait donc de son sujet avec une justesse et une passion contenue qui, en trois secondes, forçaient votre attention et même une fraternelle sympathie. On monta d'instinct le niveau sonore. Ni causerie décousue, ni conférence académique, ni – surtout – assaut d'érudition radiophonique.

Non, c'était bien mieux que tout cela. On eût dit que Borer réfléchissait à voix haute à cette étrange passion rimbaldienne qui occupe son existence d'écrivain. Il parlait sans souci d'éloquence, ce qui ne veut pas dire sans fièvre. Oh, comme c'était vrai !

On l'écoutait évoquer « le lieu et la formule », rappeler de quelle hâte spécifique furent tissées à la fois l'œuvre et la vie (« l'œuvre-vie »), comment la hâte rimbaldienne – cette irrépressible bougeotte – était perceptible dès les premiers vers latins de ce presque enfant de Charleville. Borer relevait alors, dans dix poèmes et autant de lettres postés de Harar, quantité d'allusions à cette hâte existentielle, à ce tropisme vagabond : nous irons, partir, j'irai, aller, allons, partons, etc. Rimbaud, l'homme qui s'en va, le poète qui rompt les amarres, l'homme qui marche. A pied. Sans cesse. Infatigablement. De Java à Tadjourah, de Djibouti à Entoto, Aden ou Zeilat. Borer nous évoquait tout cela avec cette clairvoyance irradiante que confère toute passion réellement vécue.

S'il y avait quelque chose de proprement radiophonique dans cette affaire, c'était affaire de voix, d'oreille et de circonstance. La solitude de la route nocturne, l'isolement

de l'itinéraire, la tiédeur de l'habitable : tous ces ingrédients donnent à l'écoute d'une parole sortant du poste le statut d'une vraie rencontre. On devient sensible aux moindres intonations, aux hésitations du discours, aux plus petits raclements de gorge, à la tessiture vocale, c'est-à-dire à la trame, au registre... Une écoute aussi fine rend extraordinairement sensible à la vérité ou à la fausseté d'un discours. Là, c'était le meilleur du meilleur : un Borer inspiré, apaisé, heureux, et comme porté avec Rimbaud sur les ailes de la nuit. Miracle de la radio, en effet...

■ J.-C. G.



Rimbaud, l'homme qui s'en va, le poète qui rompt les amarres, l'homme qui marche. Borer nous évoquait tout cela avec cette clairvoyance irradiante que confère toute passion réellement vécue.